

CIRQUE

L'étrange grenier des Litsedei

La troupe de Leningrad a transporté au Théâtre du Ranelagh ses spectres enfarinés, ses puces boxeuses, son enfant-ballon, en utilisant une technique de mime peaufinée pendant treize années de pratique originelle: le plaisir de la comédie avant tout. Tous pitres!

Des hommes étranges (*choudaki*) dans un grenier (*cherdak*). Mon tout donne *Tchourdaki*, titre du spectacle créé au Théâtre Ranelagh par les Litsedei. Étranges, en vérité, cet enfariné obsédé du talcage; ce cousin de Harpo Marx qui cajole dans ses grandes mains un tout petit accordéon; cet autre qui se prend pour (toutes mentions utiles): 1) un spectre; 2) un condamné à la guillotine; 3) un général allemand; 4) un chanteur lyrique; 5) autres.

Étrange grenier où les têtes en plâtre prennent vie, où il suffit de tirer sur une main-chasse d'eau pour se débarrasser des emmerdeurs. Ce grenier, c'est toute une histoire. Il contient, comme un parfum, la chambre du

camarade-clown dans les appartements communautaires, le local riquiquissime du Palais de la jeunesse à Leningrad, les scènes minuscules des temps préperestroïens de la censure. L'époque où Litsedei, groupe de mimes amateurs constitué en 1968 à l'imitation de notre Marcel Marceau, évolue souterrainement (fin des années 70) vers l'art du clown, plus proche d'un public lassé de perfection et désormais avide de s'identifier, de communiquer.

On ne trouvera donc dans *Tchourdaki*, spectacle «nostalgique», ni reflet ni écho du chaos actuel de l'URSS. «Quand la société soviétique croyait ferme dans le dogme, nous jouions en posant des questions. Aujourd'hui que cette société ne croit plus en rien,

nous montrons un visage assuré», explique Slava Polounine, fondateur du groupe. Plus de sketches parodiant l'éternel *milieu* («il ne faut pas») de la bureaucratie, ou se moquant des méritantes épouses-ménagères des héros de la classe ouvrière; Litsedei se tourne vers l'allégorie, le symbole (le dictateur aux accents hitlériens, avec son armée de zèbres éclopés).

Mais, surtout, ce grenier, cette scène, c'est une cour de récréation où règne la déconade pour le plaisir de la déconade. (Genre: on dirait que l'es mort — pan! — et que tu rassembles des coussins pour pas te faire mal en tombant.) Une chambre d'enfants terriblement dissipés, où le grand frère (le clown blanc) joue au raisonnable tout en faisant autant l'idiot (l'auguste)

que les autres. Ce n'est pas pour rien que le spectacle est dédié aux frères Fratellini: les trois frères avaient dans l'entre-deux-guerres cassé le rapport traditionnel clown blanc-auguste (dominant-dominé) en introduisant un deuxième auguste qui renchérisait sur les facettes du premier. Litsedei va plus loin: tous pitres!

Pitres, mais pas n'importe comment. En utilisant une technique de mime peaufinée pendant treize années de pratique originelle. Ça permet, par exemple, de faire croire aux dupes du parterre que les puces pratiquent elles aussi la boxe anglaise, ou de croquer en l'15 un Chinois chantant, hilare, pêcheur de petits poissons.

Autre attrait d'un spectacle qui intègre les pratiques successives de Litsedei: des images fortes, des visions. Un spectre s'avance, cerné de lumière, tenant par le bras un presque aussi blafard que lui. Lente, solennelle procession, passage de rose-témoin, tout ça est élégant, lugubre, symboliste en diable. Puis, avant de disparaître, le spectre se tourne à demi et lance un «*pitre*» de cocotte désabusée. Autrement dit: on n'est pas là pour vous

faire bêta d'admiration. De la comédie avant toute chose.

Et dans ce registre, c'est lorsqu'ils évacuent leur bric-à-brac, la mise en scène à effets (parfois un peu brouillonne), que les clowns de Litsedei réussissent le mieux. Trois fois rien: un enfant-ballon, deux sifflets (l'un câlin, l'autre grondeur), et voilà une histoire universellement drôle. Ou encore un clown, deux téléphones, un dialogue à base de supplantes et de gutturales entre une amoureuse et son rustre d'amoureux. *La voix humaine* version Litsedei.

Bernard CORTEGGIANI

